

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'amour, l'ironie, la poésie
Non Monsieur de Jovette Bernier

Patrick Imbert

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1985). Compte rendu de [L'amour, l'ironie, la poésie : *Non Monsieur* de Jovette Bernier]. *Lettres québécoises*, (38), 52–53.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

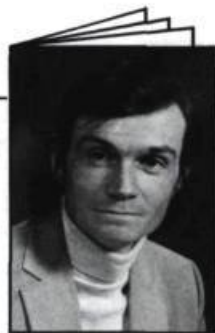
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



L'amour, l'ironie, la poésie

Non Monsieur

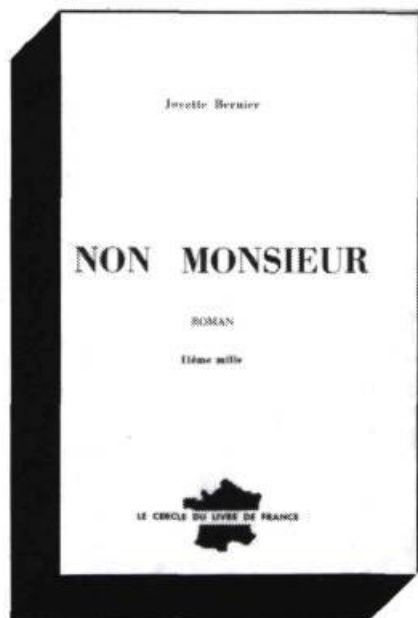
de Jovette Bernier

«La foi que j'avais mise en Noc c'était l'abandon de l'enfant qui donne sa main. Qui, avec vous irait au fond des enfers mais, laissé seul, est pris de panique dans un square.» (p. 101).

«Vous étiez celui-là, sans exemple ni précédent qui ne ressembliez à personne. Individuel et singulier. Vous faisiez solo. Cavalier seul.» (p. 219). C'est dans cette passion magnifiée dans le constat ébloui de la différence irréductible qui seule, paradoxalement déroule les méandres du désir que Jovette Bernier inscrit toute la poésie et l'ironie d'une écriture intense et légère tout à la fois.

À 69 ans, elle nous donne une très belle et très triste histoire d'amour comme il s'en trouve peu chez nous car elle dégage, tout en même temps, sans amertume mais sans indulgence, les tares d'une idéologie qui a fait rater des vies complètes.

L'héroïne, Puce, en effet, aime Noc d'une passion profonde et complète qui réalise en elle l'union intime corps et esprit si bien qu'elle dépasse, dans son rapport à Noc, le dualisme ambiant et son concert de résignations. Par contre, pour lui, son individualité, sa singularité, sa différence fondamentale sont, malgré tout porteuses d'une idéologie dualiste en conformité avec les desiderata d'une société que Puce a rejetée: «Écoute-moi bien. Passé la porte j'ai une vie. Rentré au foyer j'aurai Ma vie. L'amour chez nous, la passion dehors. Tu comprends? Que je gazouille avec une pas-grand-chose ou une rien-du-tout ne changera rien au sang des enfants que je te ferai. Ceux-là seront les miens. En propre. Même si — dans un moment de délire ovarien — tu me criais «celui-là n'est pas le tien» je te rirais au nez tant je t'en sais incapable. Parce que tu m'aimes.» (p. 204).



Cette liberté masculine de celui qui a rompu les amarres avec la société tout en exploitant malgré tout à sa manière, la fortune familiale et l'indulgence de sa mère est en effet bien aux antipodes de l'attitude d'Oscar que tente de lui faire épouser sa famille: «Chez Oscar on ne pouvait rien trouver qui ressemblât à une tentation. Il était l'antithèse du péché. De virilité incécise Oscar chaussait du cinq fillette, portait en guise de moustache un duvet d'oison chinois, chemises à plastron style pingouin, bourrait sa veste de molleton. Dans un camp de nudistes il eut fait parent pauvre.» (p. 71). Quel beau mariage cela eut fait, n'est-ce pas! Mais aimer un métis («On ne fait pas une vie avec un métis!» p. 30) ça ne se fait pas pour les parents de Puce qui ont des principes et qui tiennent le discours qui

convient comme l'avait aussi critiqué Gabrielle Roy tout au long de son oeuvre et notamment dans la nouvelle «Les deux nègres» publiée dans *Rue Deschambault*.

Il est du reste remarquable que, comme la petite fille de *Rue Deschambault*, l'héroïne de Jovette Bernier, Puce, soit bien en avance sur sa société et aussi sur celui qui concrétise sa passion. En effet, celui-ci, dans sa liberté face à un ordre qu'il récuse fondamentalement («laissez-le, Noc ne peut pas tuer, ne sait pas haïr, n'est ni patriotard ni revanchard» (p. 16)) au point de «se sectionner une phalange de l'index — le seul valable pour actionner la gachette (ce qui rappelle la main coupée de *La guerre*, *Yes Sir* de Roch Carrier) rejoint, en même temps une incapacité à vivre intensément un amour passionné et unique. Il est constamment en quête d'une autre, d'autre chose, avec, pour port d'attache émotionnel et financier, sa mère, sans se rendre compte que la différence ultime est ici, en lui et en Puce.

Il y a donc chez Puce une maturité fondamentale, une liberté très forte aussi, de celles qui font qu'elle a échappé aux pièges et aux tabous de sa société, de sa culture qui, comme toute culture est aussi une prison. C'est cette dimension qui lui permet de vivre un amour intense qui est bien communication profonde dans la différence et au-delà des stéréotypes et des discours: «Il faudra beaucoup m'aimer quand même. (Ce n'était pas une corvée.) Me pardonner beaucoup. (C'était déjà fait.) Me comprendre. (C'était tout vu.)» (p. 83).

C'est cette maturité aussi qui lui fait saisir que l'on n'aime pas un homme «parce qu'il est un indien, français, nègre, bandit, couillon ou mec mais bien en-dé-pit-de, malgré, because et parce que...» (p. 101). Toute passion s'inscrit donc continuellement dans un non-dit, dans un latent qui rejoint toute la constitution du sujet dans une remontée impossible à l'origine.

Il n'en reste pas moins que, chez Jovette Bernier, la femme a atteint un niveau de conscience bien plus élevé que celui de l'homme qui n'évolue pas et dont l'attitude ne pourrait que suggérer à certaines féministes l'exclamation suivante: délivrez-nous de l'amour!

Puce évolue, d'ailleurs, tout au long de l'ouvrage jusqu'au renoncement final qui lui fait assumer sa passion dans la solitude: «Adieu Bayard-Surcouf-Artaban. Liée vive à un amour mort qui me portait encore aux nues et m'empoisonnait la vie j'aimais comme on aime quand on n'est plus aimée, consciente d'être rendue au bout de l'amour et qu'il n'y aurait plus d'aurores à venir. Et ce goût de souffrir que je gardais pressé sur moi parce que, de lui, c'est tout ce qu'il en restait.» (p. 213).

Mais il restera toujours une impression indélébile qui fera que si un jour... par hasard... Puce rencontre Noc, une immédiateté d'abord fera de cette rencontre une simultanéité d'intentions.

Cette tristesse de l'absence, cette angoisse de l'attente, cette tendresse du désir et cette violence de la passion, de la perte, de la perte de soi au sens de Georges Bataille, se traduisent en un style qui fait constamment entendre autre chose car la poésie élimine la norme et la passion le pathos.

La société fait régulièrement les frais de l'ironie qui passe au vitriol certains rites bourgeois, une jouissance en refoulant une autre, selon l'ordre imposé et connu: «Encore valait-il mieux baisser les yeux devant la provocation d'un caleçon que le vent voluptisait. De toutes joies physiques ne vous était accordé que l'assouvissement à table.» (p. 11); «On a coupé court à ses atermoiements: — Tu n'as pas les moyens de te croiser les bras. Il lui resta la pudeur de se croiser les jambes.» (p. 10). Quelques portraits féroces émaillent du reste le cours de l'ouvrage; ils correspondent bien à ce méca-



Jovette Bernier

nique (de l'idéologie, du refoulement) plaqué sur du vivant dont parle Bergson dans *Le rire* et que Wilhelm Reich qualifie du terme de carapace: «Elle avait tout en duplicata: mentons, conscience, dentiers, chignons, sauf le lit. Un seul dont la moitié était vacant. Vacant? ses seuls animaux domestiques (puces et punaises) le partageaient.» (p. 57).

Mais cette ironie rapide et mordante est couplée à un style d'un discret lyrisme qui engage le lecteur dans les voies d'une lecture où autre chose, en même temps se lit, c'est-à-dire la résonance toujours plus profonde d'une écoute vers un non-dit, un mot essentiel impossible et maintenu, justement, continuellement comme impossible: «Le Silence, l'authentique, quand la feuille de bouleau se retourne pour la nuit, quand sur l'étang, se croyant seul, le nénuphar respire, quand une aile de mouette se replie sans plus de bruit que n'en fait le saule pour pleurer et les secondes pour tomber au fond du sablier, ce Silence il était mort. Étranglé par la Discipline.» (p. 15).

Point de clé donc, dans cet affolement de l'être, en attente, en perte permanente et intime qui tremble de la certitude d'un impossible, d'un vide incessant mais qui en traverse des bribes éparses. La pulsion est donc inscrite dans le non-dualisme d'une écriture en devenir ironique et métaphorique, ce qui est tout un

quoi qu'on en dise. En effet, ici, le rire n'est pas l'antithèse de la passion comme on l'affirme régulièrement dans le monde occidental depuis quelques millénaires. Il est parfois, à l'instar de ce qui se produit dans ce singulier «poème en prose» qu'est *Le singe grammairien* d'Octavio Paz, la traversée dans l'instant d'une jouissance où apparaît/disparaît la signification évoquant *Cette insoutenable légèreté de l'être* qu'explore avec tant d'intense présence Milan Kundera.

Voici donc un très beau roman, presque un best-seller (puisqu'il atteignait 11000 exemplaires en 1969) que le plaisir de la lecture nous a mené et vous amènera à explorer de nouveau dans l'intensité sereine du désir ressurgit. □